
Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger: un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

N. IORGA

Histoire des Roumains

= de Transylvanie et de Hongrie =

Volume I et II.

NOTES ET EXTRAITS

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DES CROISADES

AU XV-e SIÈCLE. — PUBLIÉS PAR N. IORGA

Cinquième série (1476-1500).

Prix: 4.50 fr.

Buletinul Institutului

pentru

studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate : un an, 7 lei, un n-r 60 c.

Deposit la Librăria C. Sfetea, București

Pentru redacție a se adresa

D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte.

A apărut

Istoria Românilor din Ardeal și Ungaria

de N. IORGA.

Volumul I-iū. — Până la mișcarea lui Horea (1784).

București, editura Casei Școalelor.

Prețul: Lei 5

A apărut

Istoria războiului balcanic

București, editura Casei Școalelor.

Prețul: Lei 3.50

BULLETIN DE L'INSTITUT

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

SOMMAIRE:

Gibbons: Fondation de l'Empire ottoman. Angelescu: Commerce de la Roumanie.—Meruțiū: Roumains entre la Theiss et les Carpathes.—Iorga: Détails d'histoire, Église de Constantinople, Bible de 1688, les Carpathes, Notes et extraits, V, Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie.—Filitti: La Roumanie et les capitulations.—Ghibu: Église et écoles en Transylvanie.—Marcet, Voyage en Grèce. — Slăvescu: Banques de Roumanie. — Zagoritz: Ameublement d'église.—Soutzo: Poids et monnaies. La Géorgie et la guerre. Sturdza, etc.. Gorni-Dubnik. — Vilovski: Belgrade sous les Turcs. — Unité yougoslave — Chronique: Un „Tzar“ bulgare en 1821, Inscriptions de Besarabie.

Herbert Adams Gibbons, *The foundation of the ottoman Empire, a history of the Osmanlis up to the death of Bayezid I (1300-1403)* Oxford, Clarendon Press, 1916.

M. Herbert Adams Gibbons nous donne un livre d'une haute importance sur les débuts, encore si mal connus et peut-être destinés à rester toujours un peu vagues, par suite des sources insuffisantes, de l'Empire ottoman. Il s'appuie pour étudier ce siècle de travail guerrier en Asie sur une exploration peu commune des sources et surtout de ces sources orientales qu'il paraît avoir lues même en original. Des livres très rares se sont trouvés sous sa main et il n'a rien négligé de ce qu'il fallait pour réunir l'information la plus large et la plus variée. Il a passé enfin,—ce qui lui a permis de connaître le territoire sur lequel s'est étendue la conquête d'Osman et de ses premiers successeurs,—quatre ans en Orient, et surtout à Constantinople. Les nouvelles lignes de chemin de fer qui atteignent le Bilédschik et le Sougoud de la légende patriarcale, Dorylaeum, qui vit la victoire des premiers croisés, Brousse et Nicée, Angora (Eski-cher), Afioun-Cara-Hissar, Smyrne, Kutayeh et Konieh, rendent infiniment plus commodes ces voyages, qui auraient demandé, il y a quelques années seulement, des dépenses et des fatigues infiniment plus lourdes.

Un premier chapitre, consacré à Osman le fondateur, montre les conditions, d'affaiblissement général chez les anciennes Puissances musulmanes et chrétiennes, qui facilitèrent la tâche de ce chef de „robeurs“, qui devint un grand seigneur de l'Orient,

un chef redouté de mercenaires et fit souche de Sultans, d'émirs et d'empereurs. Les observations sur les changements de population dus à la conquête seldschoukide sont très justes et toutes nouvelles : il y avait, sans doute, au XIV-e siècle des Turcs qui comptaient comme des anciens habitants de l'Asie Mineure, et il faut ajouter que, avec le système des transplantations officielles de colons, hérité par Byzance des anciens empires asiatiques, beaucoup de chrétiens étaient d'un établissement plus récent. Une seconde couche dut venir, certainement, par suite de l'invasion des Tatars, qui chassaient devant eux des barbares d'un caractère moins guerrier (l'auteur compare ce „sauve qui peut“ devant les hordes avides de pillage et de sang, avec la dispersion des Turcs de 1912 devant l'attaque bulgare, dont il a été témoin). Ces fuyards auraient été cependant des guerriers et se seraient offerts au Sultan de Konieh, qui, craignant leur instabilité et leur manque de foi notoire, leur aurait offert de fonder sur leur propre compte des „marches“ à la frontière byzantine. Ce serait l'origine des émirats du XIV-e siècle, dont celui d'Osman ne fut pas un des plus importants.

Faut-il admettre cette explication, qui est, sans doute, séduisante? Elle est, pour ainsi dire, trop nettement définie, trop circonstanciée, elle laisse trop peu de place aux incertitudes et aux discussions pour pouvoir y adhérer de première emblée. Les sources sont bien tardives et d'un caractère rhétorique, légendaire trop ampoulé pour pouvoir en tirer des vérités historiques incontestables, correspondant à notre manière de penser. Il y a des choses qui doivent rester, dans l'histoire, toujours avec le caractère indéfinissable de leur essence même. Tels doivent être tous les tableaux des origines, et des origines asiatiques avant toutes les autres. Vouloir préciser c'est, tout de même, difformer un peu.

Les Byzantins ne parlent pas des origines ottomanes; M. Gibbons le constate aussi, et il cherche à l'expliquer par le manque d'„information authentique“ (p. 18). La raison en est bien une autre : elle réside dans l'indifférence, dans le mépris même des chroniqueurs envers le passé, non mêlé à l'histoire même de

¹ Les recueils de lettres concernant cette première époque, dont l'authenticité n'est pas prouvée pour l'auteur même (p. 18, note 1), ne sont certainement que des exercices de style.

Byzance, de ces barbares, qui ne méritent d'être connus qu'après avoir plié le genou devant les empereurs, avant d'être devenus les vassaux, même les parents par alliance des maîtres de Constantinople. Et, pour les récits du XIV^e siècle, quand on n'aurait jamais cru à la possibilité d'un Empire ottoman, un empereur comme Jean Cantacuzène, un grand savant comme Nicéphore Grégoras se seraient-ils crus obligés d'expliquer la généalogie des mercenaires qu'on payait pour servir les querelles de Byzance elle-même ?

On n'a donc que la légende. M. Gibbons demande, malgré toutes ses réserves subséquentes, qu'on en tienne compte, faite d'autres renseignements. Dans un certain sens, il le faut bien, mais pas dans celui d'y chercher des dates, des faits, une succession correspondant à la réalité des choses, des proportions acceptables pour le sens historique. Toute légende n'est qu'un document de l'esprit général à l'époque où elle a été échafaudée. Or, à cette époque il faut la bien connaître. Il faut avoir ensuite une forme tant soit peu contemporaine de la légende, sans aucun mélange de la mentalité des commentateurs. Autrement on risque de chercher des notes sur l'empire franc dans ces chants sur la croisade de Charlemagne qui appartiennent, ainsi qu'on l'a bien prouvé, tout dernièrement, à l'époque des croisades réelles, de beaucoup postérieures au premier des empereurs germaniques. Or, il faut bien le dire, — et M. Gibbons doit le reconnaître, à sa place — pour l'Empire ottoman à ses débuts on n'a que la forme dans laquelle des écrivains du XV^e au XVII^e siècle présentent, en relation avec la conscience de grandeur qu'on pouvait avoir à ce moment, avec le respect profond, dû à une dynastie qui garantissait seule l'existence même de l'État des légendes qui n'ont pas été rédigées peut-être que bien tard.

L'auteur prend ces récits dans toutes les sources à la fois bien qu'il veuille s'en tenir au récit, beaucoup moins surfait et contaminé, de Nechri, un contemporain de Mohammed II.

Ainsi on voit bien dans une certaine forme de la légende de Soliman l'ancêtre d'Osman, lequel Soliman aurait été un Chah (!), des souvenirs du Soliman historique, et la mention de son tombeau paraît montrer que l'élément d'inspiration fut quelque sépulture de santou guerrier, entourée de légendes locales. Nous avons montré dans notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, pp. 150-151, que ce

Soliman n'apparaît guère que dans cette rédaction de la légende et que tout ce qui est transmis ensuite par cette même légende n'est prouvé par la moindre mention dans aucune source authentique. Ce Soliman-Chah, venant de l'Euphrate, pourrait bien être mis en relation avec les premières prétentions des Osmanlis sur la domination de ces régions même appartenant, à l'époque de Mohammed II, au Chah tourcoman Ouzoun-Hassan. Dans un Appendice très riche en renseignements nouveaux, M. Gibbons lui-même fait voir que d'autres compilateurs dont certains, comme Angiolello, écrivaient au XV^e siècle encore, donnent à Osman une toute autre descendance; à la place du vieux Chah et de ses fils et petit-fils il n'y aurait qu'un simple berger, „Zich“ ou Déli, ce qui signifie l'aventureux. Il est question aussi de cette descendance strictement turque que donne Chalkokondylas, un Byzantin du XV^e siècle, tout de même très bien informé, — Osman est le fils d'Ogouz-Alp, lui-même fils de Youndouz-Alp; l'auteur fait remarquer que la même assertion se trouve dans Hézarfenn, écrivain turc du XVII^e siècle, — ce qui ne fait que confirmer le caractère *antérieur* de cette forme de la légende. Quant à la descendance byzantine des Sultans de la Maison d'Osman (par Isaac Comnène l'aventurier), il faut en chercher l'origine dans la biographie de Mohammed II par le premier des Grecs qui s'abaisa au rôle de panégyriste des maîtres musulmans, Critobule d'Imbros.

M. Gibbons déclare se séparer nettement de tous les autres historiens en ce qu'il n'admet pas que l'État naissant des Osmanlis se soit détaché de l'Empire seldschoukide en décadence. Entre Alaeddin, le „grand Alaeddin“ de la légende, d'un côté, et Ertogroul et son fils Osman, de l'autre, il n'y aurait eu aucune relation: ces derniers n'auraient pas été les soudoyers, les auxiliaires, les vassaux de ce Sultan. La légende aurait ajouté ce fait pour légitimer les aspirations des Sultans suivants sur la ville même de Konieh. Les Seldschoukides n'étant, après leur défaite, grande et définitive, que des poupées impériales que faisaient tourner les conquérants mogols, ce lien de vassalité n'aurait pas de sens. Les descendants du „grand Alaeddin“, dont le règne appartient à une date antérieure à la naissance même d'Osman, ne frappent plus leur monnaie, ils n'inscrivent plus leur nom

sur les mosquées, rien ne les signale plus à l'attention de ceux qui étudient les vicissitudes de l'Asie Mineure.

Les Osmanlis, séparés, du reste, des autres établissements turcs par des territoires appartenant aux Byzantins, n'auraient eu à faire qu'avec ces derniers. Si certaines similitudes entre leur droit public et celui de l'Empire turc disparu ne peuvent pas être contestées, l'art ottoman n'est que la reproduction de celui des Grecs de Constantinople et les influences seldschoukides ne sont perceptibles que plus tard. Sous ce rapport aussi, l'Empire de Konieh n'a pas été continué dans ce coin reculé de la Bithynie, qui regardait du côté de la Propontide et de Constantinople. Il serait même absurde de considérer Brousse comme l'ancienne base de la puissance ottomane (p. 30, note 2). Il n'y aurait pas eu même chez les fondateurs de cette nouvelle puissance des attaches plus importantes et intimes avec la loi même de l'Islam, qu'ils devaient représenter longtemps dans les mêlées des nations. Les premiers aventuriers et fuyards appartenant à cette branche turcomane n'auraient apporté que les superstitions païennes de la steppe, et il faudrait reconnaître dans la légende d'Edébali le chéik, qui montre à Ertogröl le livre inconnu qu'était pour ce chef de bande le Coran, le moment précis où la religion du Prophète gagna un nouvel adepte qui devait lui créer le plus puissant appui pour un long avenir.

Il y aurait à redire, quel que fût le caractère intéressant de ces glosses. On ne connaît pas la chronologie de la carrière d'Ertogröl, personnage à peine distinct dans la légende.

Gaïasseddin (Ghiyâth-eddin), ou Kaï-Khosrew (Khosrau), fait bâtir à Konieh la mosquée des Occidentaux, des „Maghrébins“, et il y prend encore le titre de „grand Sultan, ombre de Dieu sur la terre, aide du monde et de la religion, Sultan de l'islamisme et des musulmans, victorieux, que Dieu éternise son empire et aide ses drapeaux“¹. Il conduisit des armées, qui livrèrent aux Égyptiens un combat malheureux à Albistan, près de Marach (1276-1277)².

Ertogröl pouvait bien avoir été le contemporain de Kaï-Kosrew-

¹ Cf. Huart, *Konia, la ville des derviches tourneurs*, Paris 1897, p. 163. Cf. aussi pp. 169-170 et une inscription de Kaï-Kaous, fils de Kaï-Khosrew (1261), *ibid.*, p. 111.

² *Ibid.*, p. 164.

Alaeddin, et nous n'avons pas admis, de notre côté, dans la „Geschichte des osmanischen Reiches“, le rapport de vassalité entre Osman aussi et le dernier des grands empereurs turcs de l'Anatolie, reconnaissant tout au plus que ce rapport a pu exister entre les Seldschoukides et Ertogroul. Bien que l'Empire était en pleine décadence, il gardait tout son prestige et restait encore entouré de toutes les formes de la sujétion et du respect. Des soudoyers turcs pouvaient donc bien trouver un emploi auprès de ces fantômes impériaux que les Mogols ne sacrifèrent qu'au moment où eux-mêmes allaient quitter la scène de l'histoire¹. Il faut ajouter enfin que les relations avec Alaeddin sont nettement affirmées par Chalcocondylas (p. 13).

Le milieu byzantin dans lequel cette nouvelle formation politique commença à se dessiner ressort aussi, assez nettement, à ce qu'il nous semble, des quelques pages que nous avons pu consacrer, dans notre ouvrage déjà mentionné, aux origines des Osmanlis. Mais des rôdeurs, des pâtre, des vagabonds ne pouvaient pas être isolés comme des agriculteurs et des citadins. et la communauté mystérieuse de l'Islam parvenait à vaincre des obstacles beaucoup plus puissants que l'interposition des quelques villes appartenant au basileus et réduites pour la plupart du temps à la seule force de leur autonomie presque' entière.

Et, enfin, si on tient compte du fait que Dschingiz-Khan et les siens, des convertis de la dernière heure, surent tirer de l'islamisme, qui n'était pour eux qu'un nouveau moyen de domination, de l'essor que prit cette religion à la suite de la nouvelle conquête, on dénierait bien difficilement aux Turcs qui devaient créer l'État d'Osman des liens plus anciens avec la religion de Mohammed. On pourrait parler d'indifférentisme religieux seulement en ce qui concerne les Seldschoukides eux-mêmes, qui furent envahis, non seulement par toutes les modes, mais aussi par les anciennes superstitions mystiques et „magiques“ apportées par les derviches de la Perse, dont ils „s'imaginaient, recommencer l'histoire légendaire sur un nouveau terrain“².

Pour montrer encore plus clairement que l'État des Osmanlis

¹ Un des fils d'Osman s'appelle Alaeddin ; Leunclavius, p. 178.

² Huart, ouvr. cité, pp. 214-215. Pourquoi le nom d'Osman ne serait-il pas payen aussi et aurait-il été imposé au moment de la conversion (p. 29, noté 1) ?

ne représentait pas une forme asiatique, continuatrice d'une ancienne légitimité musulmane et turque, qui aurait assailli ensuite l'Europe, mais que, bien au contraire, ce fut une dérivation byzantine sur le seuil même de cette Europe où il allait pénétrer bientôt pour y jeter les bases mêmes de son pouvoir, M. Gibbons présente, d'après les sources orientales consultées avec attention et patience, les emirats qui surgirent sur cette terre d'Anatolie dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Les sources qu'il emploie, Ibn-Batoutah et Chéhabeddin, n'étaient pas inconnues à ceux qui se sont occupés des tentatives de croisade au XIV^e siècle: nous avons largement employé ce dernier, pour ce but même, dans notre *Philippe de Mézières et la croisade au XIV^e siècle*; on a fréquemment employé aussi la carte catalane de 1375, publiée dans les „Notices et extraits“, XIV^e. Mais on sera reconnaissant à l'auteur, non seulement pour son exposition méthodique, mais aussi pour avoir signalé, d'après ses sources orientales, des seigneuries turques passagères, comme celle des Ben-Ramazan à Adana (p. 182), celles d'Acbara (p. 284), d'Acidur (*ibid.*), d'Acserai et Ac-cher (*ibid.*), de Balikesri et Borlou (pp. 286-287), de Césarée, de Dénizli (Laodicée), d'Ersindschan, de Foukeh de Gul-Hissar, de Hamid, d'Yakchi, de Kaouia, de „Karasar“. L'auteur signale aussi des seigneuries éphémères sur d'autres points tels que: Kérédéh, Kermasti, Limnia, Marach, Marmora. Mikalitch, Nazlou, Nicée Sivas, Tavas, Tocat et Ouloubad (pp. 287-299). Il fallait expliquer pour Aidin aussi le terme médiéval de Palatscha (παλάτια, palais), créé par les Occidentaux (cf. cependant p. 286, note 3). Les chevaliers de Rhodes, qui occupaient Smyrne, frappèrent-ils de fait leur monnaie à Altologo? Quant à Éphèse-Altologo (Ἐφῆσος Ἁλτολόγος), nous rencontrons une forme française correspondante: „Haute-Loge“, dans Froissart, qui parle de la mort dans cette localité (et non à Michalitz, d'après l'épithaphe même), en 1397, du comte d'Eu, pris par les Turcs à Nicopolis (éd. Buchon, dans le „Panthéon littéraire“, III, p. 279). Des renseignements subsidiaires, assez nombreux, auraient été trouvés sur les principaux émirats dans notre „Philippe de Mézières“ et aussi dans la „Geschichte des osmanischen Reiches“, I, p. 138 et suiv. (d'après les sources byzantines). Pour les notes sur les États chrétiens il y aurait eu quelque chose à glaner dans le premier de ces ouvrages, qui emploie pour l'histoire de la Petite Arménie

la chronique française de Dardel, parue depuis dans les „Historiens arméniens des croisades“.

L'affirmation formelle que les Turcs Osmanlis se distinguaient essentiellement des autres et que les Européens en arrivèrent à les considérer comme „les représentants de tous les Turcs d'Anatolie“ prête aussi à la contradiction. Pendant tout le XIV-e siècle jusqu'après 1350 les Turcs sont, en effet, pour ces Européens les sujets du seigneur d'Aidin, les soldats d'Oumour, les pirates d'une mer libre; ce n'est qu'après l'affaiblissement de l'État de Smyrne et l'empêchement de ses aventures maritimes redoutées que les Osmanlis apparaissent en première ligne. Quant au nom des Turcs, aucune des branches de la nation ne l'a jamais porté; emprunté par les Occidentaux aux Byzantins, il serait peut-être d'origine mogole: les gens de Dschinguis, des Turcomans comme les autres, étaient devenus, par l'étendue et surtout par l'organisation de leur conquête, des Impériaux, tandis que les éléments non-soumis qui suivaient des initiatives propres étaient des bandits, des Turcs (le mot a le même sens que „kosak“, rôdeur).

Ce qu'il y a cependant de très juste dans les observations originales de l'auteur c'est que, le voisinage des provinces byzantines ayant attiré les Turcs d'Osman—, du reste des anciens mercenaires des empereurs—, de ce côté, où on pouvait réaliser rapidement et à bon marché une grande fortune politique, ce fait seul leur donna une prépondérance qu'ils n'auraient guère gagnée dans une lutte, obscure, difficile et mal rémunérée, avec leurs congénères (p. 32). Mais nous ajouterons qu'il ne faut pas considérer ces émirats à la face toujours changeante comme des créations capables d'isoler et de retenir les éléments turcs qu'ils contenaient. Le facteur du voisinage byzantin mal défendu ne suffit pas pour expliquer l'agrandissement inattendu des Osmanlis; il faut nécessairement admettre aussi que les autres Turcs, qui, se voyant le gain de pirates presque complètement interdit, ne trouvaient pas d'autre moyen de s'enrichir et de satisfaire leur passion pour les aventures, se hâtèrent d'accourir sous des drapeaux qui promettaient le butin et la gloire.

M. Gibbons cherche à fixer sur la base d'une étude personnelle faite sur les lieux mêmes l'étendue des premières conquêtes d'Osman avant le combat de Baphaion contre les Byzantins:

elle n'aurait pas dépassé la vallée du Cara-Sou (pp. 32-34)¹. Il poursuit les combats des Turcs contre les Byzantins et les auxiliaires de l'empereur, les exploits—quelque peu étrangers au sujet—des Catalans de Roger de Flor, qui n'avait certainement ni la dureté froide d'un duc d'Alva, ni l'essor aventureux d'un Fernan Cortez (p. 37). Il est question ensuite des pillages accomplis en Europe par le chef turc Khalil, un des capitaines d'Osman².

Pour les nouvelles annexions d'Osman après le combat de Baphaion, le récit de M. Gibbons repose sur des sources turques plus récentes, employées déjà par Hammer : il nous paraît risqué d'y chercher jusqu'à des éléments de chronologie précise (pp. 45-46). Pour la prise de Brousse, dont il hésite d'abord à fixer la date (cf. p. 54), l'auteur croit à un abandon de la part des Byzantins, sans assaut et sans combats (p. 47). Mais la tradition turque, qui commence à sortir des brouillards de la légende héroïque, parle, aussi bien que celle des Bulgares³, de combats, et les Byzantins,

¹ Les „Alains“ du Danube qui combattirent à Baphaion aux côtés des Grecs n'étaient pas, certainement, des Slaves, mais bien des Valaques, des Roumains. Ils ne se retirèrent pas non plus en Bulgarie (p. 40). Cf., du reste dans Pachymère, II, p. 549, à l'occasion du combat des Byzantins contre les soldats de Roger : „τὸ βλαχικὸν καὶ ὅσον ἄλλον ἐκ θεληματικῶν συγκροτούμενον ἦν. On voit le Khan tatar Toktaï redemander bientôt ses „Alains“; *ibid.*, p. 550. Roger lui-même avait désiré les employer; *ibid.*, p. 419. Cf. aussi le nom d'Alacca de la femme de Nogai (p. 264) Ils recevaient à peine 1-3 νομισματα par mois (les „Italiens“ 2-3 onces d'or); p. 419. Leurs relations avec Sfantislav, p. 590. Cf. aussi p. 626 et suiv. Grégoras les appelle Massagètes (I, pp. 226, 233). Voy., du reste, notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p. 143 note 2.

² La „kalyptra“ impériale, prise dans le butin de Khalil, dont nous parlons dans la «Geschichte des osmanischen Reiches», I, p. 160, d'après Grégoras, I, pp. 257-258, est bien une couronne, et non un turban. Elle est ornée de pierres précieuses et de rangées de perles. L'occupation de la steppe russe par les Mogols est de beaucoup antérieure au commencement du XIV^e siècle (p. 41). Pour les projets de Charles de Valois sur l'Orient une autre documentation que celle par le seul Ducange aurait été requise, en finissant par l'article de M. H. Moranvillé, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LI. Voy., du reste, notre *Philippe de Mézières*, p. 36 et note 1. L'agitation pour la croisade ne s'arrêta pas, du reste, en 1314; elle continua jusqu'en 1322 (*ibid.*). Pour la disparition des évêchés d'Anatolie, que l'auteur indique comme un champ de recherches, il y a un livre allemand, cité déjà ici-même, celui d'Albert Wächter, *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im XIV. Jahrhundert*, Leipzig 1903. Amédée de Savoie n'eut rien à voir avec l'île de Rhodes, et les lettres de la légende de sa Maison : *f. e. r. t.* paraissent signifier, en vieux français : «fert», «frappe» (de „férir“.)

³ *Archiv für slavische Philologie*, XIII, p. 526.

Pachymère et Grégoras, ne laissent pas deviner cette abdication de la défense grecque : elles mentionnent seulement, d'une manière visiblement gênée, cette perte importante. Nous n'admettons pas non plus la trahison du commandant byzantin, qui serait devenu le célèbre Evrénos-beg¹; la famille d'Evrénos a été considérée toujours parmi les anciennes lignées nobles de race turcomane. Une enthousiaste caractéristique d'Osman finit le chapitre²: nous aurions hésité cependant à risquer une comparaison entre ce beg sans idées politiques quelconques et la grande personnalité historique de Guillaume d'Orange (p. 52). C'est le hasard et non sa personnalité qui a créé un Empire, et Dschingiz, Timour-lenk lui ont été, sans doute, infiniment supérieurs².

Nous n'admettrions pas non plus que Ourkhan ne succéda pas à son père par droit d'hérédité, mais qu'il fut élu pour ses mérites: il n'y avait plus une bande, mais bien un Etat. M. Gibbons verrait dans le combat de Pélékanon une défaite des Byzantins, cachée par Cantacuzène sous de longs détails de combat, mais aucune autre source n'autorise cette conclusion. Poursuivant le développement de sa théorie, il voit dans la prise de Nicée, sans combat (mais la proie que mentionne Grégoras, I, p. 458 ?), une preuve de plus que, par des conversions en masse, une nouvelle race mélangée, qui serait la *race ottomane*, continuait à se former (p. 63); il cite à l'appui la lettre, négligée jusqu'ici par les historiens (Miklosich-Müller, *Acta patriarchatus*, I, nos. 82 et 92), du Patriarche de Constantinople invitant, en 1339 et 1340, les Nicéens à ne pas abandonner leur ancienne foi. Nicomédie aurait succombé en 1337 en 1338 (pp. 63-64): 1337 paraît être la date de Grégoras (I, p. 545; Phrantzès n'a rien de précis, et ce chroniqueur constantinopolitain du XV^e siècle n'est pas une source pour le siècle précédent). M. Gibbons attribue aux derniers mouvements des Mogols en décadence une certaine influence sur les autres émirs d'Asie-Mineure, qui auraient été empêchés d'attaquer Ourkhan au moment de ses conquêtes (pp. 64-66); mais nous observerons que ces combats entre Turcs ne

¹ Le nom d'une autre ancienne famille est Malkotschogli et non «Marcozogli» (p. 52); il n'y a aucun rapport avec Marco.

² Lorsque nous avons parlé des «monnaies d'or d'Osman qui étaient partout acceptées», nous entendions faire allusion à sa richesse, sans affirmer qu'il existe des monnaies d'or à son coin (voy. Gibbons, p. 51, note 1).

commencèrent que bien plus tard, et seulement à cause des provocations des Osmanlis. Nous maintenons que les apparitions en Europe des Turcs sujets à ces autres éminis n'avaient pas de caractère ennemi (cf. *Geschichte des osmanischen Reiches*, I. pp. 173-174). Nous n'aurions pas emprunté des détails sur les progrès des Osmanlis en Asie à Aachik-Pacha-zadeh, qui n'est pas une source du premier rang; si Hammer l'adopte, c'est qu'il traite son information comme le font Augustin ou Amédée Thierry dans leurs ouvrages concernant l'Occident. Au contraire, l'information nouvelle, tirée d'Ibn-Batoutah, et même de Chéhabeddin, est du plus haut intérêt: on voit Ourkhan, „fils de Keutschuk-Osman“, visiter tour à tour ses „cent châteaux“ (pp. 69 70) ¹.

Des considérations judicieuses sur le système ottoman occupent plusieurs pages: l'auteur a bien raison de soutenir que la conquête ottomane, composée de redditions, d'actes de vasselage, de relations de famille, n'a rien d'une avalanche et ne compte guère des massacres dus au fanatisme religieux. Il a raison aussi lorsqu'il attribue les „défauts négatifs, et non positifs“, de la société ottomane à la paralysie fatale que provoque, pour n'importe quelle nation, l'Islam. Il oublie cependant les méfaits et la corruption des „sans-patrie“ et „sans-loi“, qui étaient, de fait, les renégats, représentants des races vaincues, qui furent bientôt les maîtres de l'Empire. Il aurait fallu lire les pages si vivantes de M. Lybyer sur le système d'État ottoman sous Soliman-le-Magnifique ² (cf. notre brochure „Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman“, Bucarest 1913). On aurait pu insister un peu plus sur le rapport de dérivation qui existe certainement entre les spahis et les janissaires turcs, d'un côté, et, de l'autre, les feudataires militaires et les „turcopoules“ des Byzantins. Les Osmanlis n'ont, de fait, sur ce terrain aussi, rien innové ³.

Le chapitre sur l'organisation militaire doit trop à Djévad-bey, auteur turc moderne, qui pêche, comme d'habitude, ses

¹ Le titre de Pacha, quelle que soit son origine, est porté d'abord par des seigneurs indépendants; les Byzantins en font le suffixe πρῶτος; cf. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, p. 142.

² *The government of the ottoman Empire in the time of Suleiman the Magnificent*, Cambridge, 1913

³ Si cependant le chroniqueur arménien Mathieu d'Édesse nomme les Grecs „les semblables“ des Turcs (p. 79, note 2), il le fait seulement par rapport à leur inimitié commune contre les siens.

congénères, en mêlant arbitrairement des éléments qui appartiennent à différents âges. On trouverait difficilement dans les sources toutes ces „corporations“ qui y sont énumérées (il ne faut pas dire *enlufelis* pour les sondoyers, mais bien voy. nos *Notes et Extraits*, I, p. 440 et ailleurs „ouloufadschis“). L'hypothèse d'emprunts faits aux Catalans (p. 83) est risquée. Nous avons suivi les exploits de la flotte turque dans notre article *Latins et Grecs d'Orient* (*Byzantinische Zeitschrift*, année 1905). Les faits concernant Etienne roi de Serbie devaient être contrôlés sur l'ouvrage, si exact et riche en détails, de M. Jireček (*Geschichte der Serben*), qui a changé maintes opinions sur ce sujet: M. Gibbons y aurait constaté que Douchane fit tuer de fait son père et que le Tzar fut couronné réellement à Skoplié (Ouskub), et non à Serrès¹. Étienne, créateur d'un nouveau Patriarcat pour son Empire d'expectative, ne fut jamais un sincère adhérent de l'Eglise romaine.

Le chapitre qui concerne les incursions des Turcs à la solde des partis byzantins pendant la lutte pour la couronne entre Jean VI Cantacuzène et son ancien pupille, le Paléologue Jean n'a pas une extension correspondante aux événements décisifs dont il traite. On ne saisit pas suffisamment que l'établissement des guerriers de Soliman, fils d'Ourkhan, à Tzympé, en 1351-2, eut lieu selon le désir du Cantacuzène, comme un camp permanent d'auxiliaires, prêts à prendre les armes pour le maître qui les paierait. Nous avons cherché à faire ressortir ce caractère aussi bien dans l'article „Latins et Grecs d'Orient“ que dans la *Geschichte des osmanischen Reiches*, I. p. 194 et suiv. M. Gibbons, conséquent à sa théorie, suppose que cet établissement fut favorisé par le fait qu'il s'agissait de „Grecs renégats pour la plupart qui retournaient dans leurs premières habitations“ (p. 101).

Il serait difficile d'admettre que Cantacuzène eût réussi en effet à regagner Tzympé en échange pour la somme d'argent qu'il offrit à ses hôtes turcs (p. 102). L'empereur lui-même parle seulement de sa proposition faite au gendre Ourkhan (III, pp. 276-277), et, à savoir, *avant* le tremblement de terre de 1356, qui amena la colonisation des femmes et des enfants (cf. *ibid.*, p. 278). Il n'y eut pas de discussion concernant Gallipolis. Nous ne croyons pas plus à une offre d'alliance faite contre ces Turcs

¹ Les citations de documents vénitiens paraissent être de seconde main.

dont on ne soupçonnait pas encore l'avenir, aux Serbes et aux Bulgares. La „chronique roumaine“ sur laquelle s'appuie M. Gibbons, d'après une citation de Grigorovitch, dans une étude russe sur les relations des Serbes avec leurs voisins à cette époque, est, de fait, une chronique bulgare contemporaine, que M. J. Bogdan a publiée, avec une traduction latine, dans le volume XIII de l'*Archiv für slavische Philologie* et qui a été commentée ensuite, dans le volume suivant de la même publication, par M. C. J. Jireček. Et la tradition bulgare parle de bien autre chose: n'ayant pas de quoi nourrir ses Turcs, Cantacuz ne aurait demandé des secours en argent au Tzar bulgare et aux chefs des Serbes de Macédoine, qui lui répondirent par un refus assaisonné d'injures; l'empereur leur aurait prédit alors le sort qui les attend. „Nous nous défendrons, si nous serons attaqués“, fut la réponse. Jean VI aurait conclu alors un traité avec les Turcs, Mourad étant le Sultan traité dont on conserverait encore le texte, dit la chronique, et désormais le détroit fut abandonné aux Turcs.

„La conquête ottomane fut possible“, selon l'auteur (p. 105) „parce qu'il n'y avait pas la conscience de solidarité en ce qui concerne la religion ou la race“. En fut-il vraiment ainsi? Nous en doutons. Grégoras nous raconte (pp. 224-227) la fuite désespérée des habitants de la région occupée, qui remplissaient les rues et les places de Constantinople: on les voyait demander l'aumône pour s'entretenir et on tressaillait à tout bruit concernant l'avance ottomane; les personnes riches avaient abandonné tout leur avoir: τὸν οἰκτιρὸν ἔχουσι πρὸ ὀφθαλμῶν ὄλεθρον ἀσι (p. 225). Et ce chroniqueur, qui n'a pas les mêmes scrupules que le coupable Cantacuzène, ajoute que les Turcs profitèrent de l'occasion pour se livrer à des pillages (pp. 226-227). Nous ne croyons pas non plus à un rétablissement, fût-il même temporaire, de la domination byzantine dans les places occupées (p. 105). Et il n'y aucune preuve que Tschorlou et Démotika eussent été prises du vivant de Soliman, fils d'Ourkhan, qui fut bientôt victime d'un accident. La situation de Jean Paléologue, dénué de tout appui à l'étranger et disposant seulement des forces diminuées d'un Empire restreint et, pendant des dizaines d'années, déchiré par les discordes, était si difficile qu'on ne peut pas exposer sa mémoire, seulement pour avoir „toléré“ les Turcs en Europe à la même réprobation morale qui atteint avec raison la mémoire de Jean

Cantacuzène, créateur de ce système malheureux. Sur la date de la mort d'Ourkhan voy. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, p. 202, en regard de *Latins et Grecs d'Europe*, p. 220.

M. Gibbons cherche à prouver ensuite l'amalgamisation rapide des nations européennes conquises, à la suite de l'expansion qui ouvre le règne de Mourad I-er par l'argument que les janissaires n'étaient pas, à vrai dire, le noyau même de l'armée ottomane, ou même, au début, un des corps les plus importants. Cela prouverait que, si on demandait leurs enfants mâles aux sujets chrétiens, c'était pour les affaiblir seulement et surtout pour les amener à accepter la religion de leurs nouveaux maîtres. Et cela rentrerait dans le système d'institutions que Mourad aurait décrété pour consolider une domination qui tendait à devenir un État et parmi lesquelles il compte le droit des soldats de faire des esclaves.

Nous observerons d'abord que la situation d'esclave de l'ennemi pris dans un combat ou dans un *raid* de pillage est prévue par le Coran même et que toutes les hordes venues de l'Asie centrale en ont agi de même. La chiffre des janissaires tel qu'il est établi par Djevdet-bey n'offre aucune garantie d'authenticité, n'étant emprunté à aucune source contemporaine digne de foi et précise¹. On découvre déjà les janissaires comme centre de résistance de l'arme turque en 1330 (*Geschichte des osmanischen Reiches*, I, p. 66, d'après Cantacuzène, I, pp. 341-362).

Si l'exposition de la conquête turque en Thrace est présentée avec exactitude et vivacité, il y aurait à objecter en ce qui concerne ce qui se passa après la prise d'Andrinople. Aucune des chroniques byzantines n'affirme la conclusion, „vers la fin de 1362 ou pendant le printemps de l'année 1363“, d'un traité entre Mourad et le Paléologue, dans lequel celui-ci se serait engagé à ne jamais revendiquer les territoires perdus et à ne pas tendre la main „aux Serbes ou à d'autres ennemis des Osmanlis“ pour une défense commune. Phrantzès et Chalcocondylas, qui sont, du reste, des sources du XV^e siècle, ne contiennent aucune affirmation à cet égard. Et, du reste, les Sultans n'avaient que la coutume d'accorder à leurs voisins des privilèges en ce qui

¹ Les „sept mille fauconniers pour son corps et autant de veneurs“, mentionnés par Froissart dans l'armée de Bajazet (éd citée, III, p. 299), ne sont que des janissaires.

concerne les frontières et les relations de commerce. La croisade de 1371 ne contenait, ainsi que l'a prouvé M. Jireček, que les forces valaques de la Thessalie, et pas aussi celles de la Valachie du prince Vlaicu. Nous ne pouvons pas admettre plus que M. Jireček (*Geschichte der Serben*, I, pp. 437-438) un combat sur la Maritza en 1371, différent de celui de Tschermen (Gibbons, p. 124, note 2. Chalkokondylas n'est pas une source pour ce combat).

Mourad aurait-il oscillé à ce moment entre une politique asiatique et une politique européenne, plus rentable? Aurait-il abandonné de propos délibéré Brousse, qui n'aurait été désormais qu'un „Saint-Denis“ de la race, pour établir, à la date précise de 1366, sa capitale à Andrinople? Cette hypothèse cadre bien avec le système ingénieux de l'auteur, mais rien dans les faits dûment prouvés ne vient la soutenir. Si l'attention se tourna pendant quelque temps vers l'Europe, c'est qu'elle y était sollicitée par des dangers plus pressants et par des perspectives plus brillantes. Nous ferions aussi des réserves sur le traité avec Raguse (p. 127). Jean V, retournant de Hongrie, ne fut pas emprisonné à Nicopolis, mais bien à Vidin, et l'expédition d'Amédée de Savoie n'est pas présentée d'après les meilleures sources. Le jugement sur le Pape Urbain V est aussi très dur. La mention des „Bulgares, Coumans et Alains“ (p. 140), sur les rives du Danube montre une connaissance insuffisante des conditions ethniques dans ces régions de la plus haute importance pour la conquête ottomane. Après l'entrée des Roumains du prince Vlaicu à Vidin en 1368, il n'y eut pas de revanche hongroise contre les habitants de cette ville (cf. p. 141). Admettre, contre tous les historiens et sur la seule base de Séadeddin, un combat de Samocov en 1371 (pp. 142-143) paraît bien risqué. Pour les événements après 1379 des nouveaux renseignements se trouvent dans nos études sur „Venise dans la Mer Noire“ („Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, p. 289 et suiv.). M. Gibbons prête foi aux entreprises de Mourad I-er en Asie, rapportées par des seules sources turques tardives (surtout pp. 165-167).

Le chapitre sur Bajazet I-er, qui emploie aussi des sources plus rares, a cependant de nombreux défauts. On ne peut pas nommer un prince de l'importance du despote Étienne fils de

Lazare: „Étienne Bulcovitz“ (p. 182), ni cueillir des faits dans un écrivain de la valeur, très médiocre, de Kanitz („Kantitz“; p. 183 note 1), lorsqu'on a pour la Serbie des ouvrages comme celui de Jireček. Il faut exagérer un peu pour pouvoir déclarer que les Serbes, en général, se trouvèrent bien sous le régime turc aussitôt après le massacre de Cossovo (p. 183). Les campagnes d'Asie sont largement exposées surtout pour prouver que la Caramanie ne fut que „superficiellement“ entamée par les conquêtes de Bajazet, qui serait resté jusqu'au bout un Sultan d'Europe. Mais les chroniques, jusqu'à Evliia, d'une date si postérieure, sont une source beaucoup inférieure au récit de Schiltberger, un Européen et un contemporain, que nous avons pris pour seul guide dans notre Histoire. Nous maintenons notre opinion que la campagne décisive contre le Caraman eut lieu, non en 1392, mais après 1396: Schiltberger parle de choses qui se sont passées sous ses yeux. Les données sur l'histoire des Roumains sont de beaucoup en arrière par rapport à notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, qui est restée inconnue à l'auteur. Et le Valaque Hunyadi n'est que dans la légende le fils de l'empereur Sigismond et d'Élisabeth „Morsinay“ (p. 194). Stamboul vient, de fait, d'εἰς τὴν πόλιν, de même que Stanchio d'εἰς τὴν Χίον. Stinès, Stivès d'εἰς ταῖς Ἀθηναίς, εἰς ταῖς Θήβας et même Silistrie de: εἰς τὴν Δροσερην (cf. p. 199 note 2). „Amourat Barquin“ n'est pas „émir-pacha“, mais bien Mourad-beg (p. 213 note 2). Philippe de Bourgogne n'avait pas de but politique en envoyant ses chevaliers à Nicopolis (p. 211). Orsova n'était pas une ville turque; il fallait écrire: Oréchovo, ce qui est bien autre chose (p. 215). Quelques détails nouveaux sur le voyage de l'empereur Manuel en Occident, p. 242. On emploiera avec profit la description par M. Gibbons de la bataille d'Angora.

Le second volume que nous annonce une note du présent pourrait gagner par un emploi plus égal et continu des sources, dans leurs meilleures éditions, et par la comparaison avec les derniers résultats des recherches dans tous les domaines voisins.

A signaler la bibliographie, d'une admirable richesse, et une assez bonne table.

N. Iorga.

* * *

I. N. Angelescu, *Le commerce extérieur et l'industrie nationale de la Roumanie*, Bucarest 1916.

L'auteur de ce petit travail professeur à l'Académie de Commerce de Bucarest, est le plus fécond des économistes roumains et un des plus estimés. Il présente des chiffres utiles et en tire des conclusions d'une importance toute particulière. „La part de la Roumanie aux échanges internationaux de marchandises en 1912 a été de 1.280.009.343 fr., soit 0,6‰ de tout le commerce international; dans ce chiffre sont englobées les exportations, d'une valeur de 642.103.783 fr., et les importations, soit 637.905.560 fr... L'échange de marchandises effectué par la Roumanie avec l'étranger est plus intense que celui effectué par tous les pays voisins. En effet, tandis que la Roumanie en 1912 vend et achète au-delà des frontières des marchandises d'une valeur moyenne de 137 marks par habitant, la Bulgarie n'atteint que la moyenne de 69 marks, la Serbie la moyenne de 53 marks, la Russie celle de 42 marks et l'Autriche-Hongrie elle-même n'atteint que la moyenne de 107 marks par habitant“ (en échange, l'Italie, 148 m., l'Allemagne 328, la France 374, l'Angleterre 606, et enfin la Belgique et la Hollande, grandes exportatrices à titre de trafic, 1.490 et 1.938 m. par habitant). Les excédants de l'exportation roumaine de 1899 à 1912 s'élèvent à la valeur de 774.254.172 fr. mais l'amortissement de la dette publique du royaume réclamait annuellement en 1912 une annuité de 98.612.626 fr. Sur l'importation de 637.905.560 fr., constatée pour la même année, les métaux et les produits des mines représentent presque un quart, et il faut tenir compte encore des machines importées, dont la valeur est d'à peu près 65 millions. La somme payée pour les tissus, surtout de coton, est de 104.741.053 fr.

Pour améliorer la situation économique du pays, l'auteur recommande d'en revenir à la culture des plantes textiles, chanvre et lin, et de commencer l'élevage des bestiaux, florissant jadis (il a tombé de 74,1 millions en 1868 à 3,19 en 1912) et qui, malgré le grand développement de l'agriculture („la superficie cultivée en céréales a doublé dans le cours de quarante-cinq ans“), est encore possible. L'industrie du bois est une nécessité de premier ordre pour un pays qui exporte en grande quantité son bois, et de son meilleur bois (à peine trouve-t-on encore du vieux chêne) et qui importe néanmoins des objets en bois us-

qu'aux bâtons d'allumettes et aux „pointes de cordonnier“, pour douze millions. On s'étonne de trouver une importation de 6.000.000 pour les huiles végétales et de 7.000.000 pour le papier, alors que les fabriques de papier, formant un trust, jouissent des privilèges les plus étendus, jusqu'à l'abus et à l'empêchement apporté aux journaux et à l'industrie du livre. „Nous pourrions réduire de 185 à 200 millions nos paiements annuels à l'étranger“, — c'est le résultat auquel l'auteur arrive à la suite de ces calculs. En ce qui concerne l'importation, on constate la main-mise croissante de l'Allemagne; la part du trafic belge et hollandais à l'exportation roumaine a un peu faibli pendant les dernières années.

Nous croyons rendre un service à nos lecteurs en reproduisant, à la fin de ce compte-rendu, deux pages des statistiques finales présentées par M. Angelescu :

„L'analyse des marchandises que nous importons des différents pays nous montre que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie nous envoient en grande quantité des marchandises indispensables.

C'est ainsi que l'Allemagne nous envoie en 1912 des laines, poils et autres objets de cette nature pour 23.599.124 fr. et l'Autriche-Hongrie pour 13.231.395 fr., tandis que la France ne nous envoie que pour 2,2 millions et l'Angleterre pour 8,4 millions.

De même, l'Allemagne nous envoie des matières textiles végétales et industries dérivées pour 17,4 millions, l'Autriche-Hongrie pour 20,9 millions, tandis que la France ne nous fournit de ces articles que pour 2,1 millions de francs. L'Angleterre, ayant à sa disposition le coton de ses colonies, nous envoie des textiles végétales pour 33,3 millions et, par suite, a le pas sur l'Allemagne sur ce point.

Un fait étonnant est que, dans ces derniers temps, la France n'occupe pas une place prépondérante sur notre marché des confections. En effet, l'Autriche-Hongrie nous envoie des articles de confections pour 12,3 millions, l'Allemagne pour 6,7 millions, l'Angleterre pour 4,5 millions et la France pour 3,8 millions de francs seulement.

Il y a encore des produits que nous importons en grande quantité et pour lesquels la France ne compte pas comme marché d'approvisionnement: ce sont les métaux et articles métalliques,

dont nous importons d'Allemagne pour 86,1 millions, d'Autriche-Hongrie pour 26,6 millions, d'Angleterre pour 25,7 millions et de France seulement pour 2,7 millions.

„C'est encore d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie que nous importons les produits chimiques et les médicaments, soit pour une valeur de 8,3 millions, tandis que la France ne nous en envoie que pour 1,8 millions, l'Angleterre pour 1,4 millions.

„Ce n'est que dans l'importation de la soie que la France, avec une exportation de 5,1 millions, s'approche de l'Allemagne, qui nous en fournit pour 6,5 millions. Quant aux articles de parfumerie, la France dépasse l'Allemagne, car elle nous envoie de ces marchandises pour plus d'un million, tandis que l'Allemagne ne nous en envoie que pour 300.000 fr. environ.

„Il ressort de cet exposé que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie dominent notre marché intérieur avec les produits aptes à subvenir à nos besoins les plus urgents et les plus indispensables. L'Angleterre garde son rang pour les produits dont l'Allemagne manque, mais elle est vaincue dans la vente des articles dont l'Allemagne dispose elle aussi. La France subit sur notre marché la concurrence de l'Allemagne, qui prend sa place même pour les produits plus fins, qui exigent plus de goût artistique, tels que les confections et les soieries, et ce fait est tout naturel : un pays qui dominè un marché pour les articles indispensables a bien d'autres moyens à sa disposition pour lui imposer l'achat d'autres produits que celui-ci pourrait se procurer ailleurs en de bonnes conditions.

„Les marchés de vente de nos produits ne sont pas identiques avec nos marchés d'approvisionnement, exposés jusqu'ici.

„Si nous prenons pour exemple les céréales, qui forment la plus grande richesse annuelle de la Roumanie, nous constatons que nous en exportons en Belgique pour 144,8 millions de francs, en Autriche-Hongrie pour 63,5 millions, en Angleterre pour 29,2 millions, en France pour 25,2 millions et en Allemagne pour 19,7 millions, de sorte que l'Allemagne nous achète directement beaucoup moins de céréales que les autres pays, bien que ce soit l'Allemagne qui nous fournisse la plupart des marchandises dont nous avons besoin.

„Même en ce qui concerne le pétrole, article dont l'Allemagne a si grand besoin, ce pays n'en importe pas de Roumanie de

plus fortes quantités que les autres pays. C'est ainsi qu'en 1912 nous en avons envoyé en Allemagne pour 12,9 millions, en Angleterre pour 12,3 millions et en France pour 16,9 millions. Nous exportons encore du pétrole en Égypte pour 7 millions et en Autriche pour 4,7 millions.

„Quant à un autre article d'exportation relativement important, celui des légumes et des fleurs, nous en envoyons en Belgique pour 7,2 millions, en France pour 6 millions, en Autriche pour 5,7 millions et en Allemagne pour 1,5 millions seulement.

„Notre exportation totale du bois, du montant de 24,4 millions de francs, se répartit de la manière suivante : en Autriche-Hongrie 7,3 millions, en Égypte 4,4 millions, en Hollande 4,7 millions, en Bulgarie 2,3 millions, en Turquie 2,2 millions, et en Allemagne, 200.000 fr. seulement.

„Ce n'est que pour les produits animaux alimentaires que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie constituent presque exclusivement nos marchés de vente ; en effet, du total de notre exportation de ces marchandises en 1912, soit 13 millions environ, environ 6,3 millions reviennent à l'Allemagne et 6,1 millions à l'Autriche.“

L.

* * *

V. Meruțiș, *Romîni între Tisa și Carpați, raporturi etnografice* (tirage à part de la „Revista științifică Vasile Adamachi“ de Jassy VI, 2).

Le professeur Meruțiș, originaire de Transylvanie, se propose de fixer le chiffre exact de la population roumaine dans le royaume actuel de Hongrie. Il constate que, d'après les dernières statistiques autrichiennes avant l'inauguration, par le dualisme, de l'administration magyare, le nombre des Roumains était, en 1857, de 2.641.700 (*Mittheilungen aus dem Gebiete der Statistik, hgg. von der k. k. statistischen Central-Commission, Vienne 1869*, et Ad. Ficker, *Die Völkerstämme der oesterr.-ungarischen Monarchie*, Vienne 1869). Il cite ensuite le passage du livre de M. Czyrbusz, professeur de géographie à l'Université de Budapest, qui signale, dans son livre *Magyarország* (Budapest 1904), le changement de nationalité intervenu après 1850 dans 382 communes de Transylvanie : 311 ont perdu leur caractère magyar pour passer à la masse roumaine (onze seulement sont arrivées à avoir une majorité saxonne); sur 47 communes perdues par les Saxons,

les Magyars n'en ont gagné que trois, les Roumains ayant la prépondérance dans toutes les autres. Et, en échange, ils n'ont perdu eux-mêmes que 21 communes au profit des Magyars et deux à celui des Saxons. Ces données sont empruntées à un auteur de l'importance de M. Balogh. Et cependant les statistiques actuelles du royaume de Hongrie ne comptent que 2.581.898 Roumains en 1890, beaucoup moins, par conséquent, que le dernier chiffre consigné par l'administration, impartiale sous le rapport national, des Autrichiens ! Pour la Transylvanie seule, l'Anglais Charles Boner (*Transilvania*, Londres 1865) et le Saxon, très bien informé, Bielz, supputent, en 1860, le nombre des Roumains à 1.227.276, et Diefenbach, dans sa *Völkerkunde Ost-Europas* (Darmstadt 1880), d'après des données de 1875, à 1.500.000, alors que la statistique officielle ne porte, trente ans plus tard, que 1.273.619.

Il y a évidemment une erreur à redresser ou une fraude signaler.

Cherchant lui-même à arriver à un chiffre exact, l'auteur constate que l'accroissement général de la population en Hongrie est, d'après les registres de l'état civil, pour les années 1900-1910, sensiblement plus fort que d'après le recensement officiel (10,66% d'un côté, 7,8% de l'autre). Les Magyars présentent, dans les régions où ils ne cohabitent pas avec les Roumains ou les Slaves, à peine un excédant de 6% ou 8%, alors que dans les comtés de population mixte on peut marquer celui de 15,1% ou même 18,5%. Et il ne peut pas être question d'une émigration naturelle dans des proportions capables de modifier si profondément la statistique.

Les registres de l'état civil portent pour le pays des Székler, habité par une population rurale homogène et particulièrement forte, un accroissement de 7,9% pour dix ans. Et cependant le recensement consigne la proportion de 12,7% pour la généralité de la population magyare de Transylvanie ! Elle serait même de 16% pour le Banat, où il n'y a presque pas de villages magyars florissants. „Ce qui se passe ensuite dans le Marmoros et surtout près du cours des Körös dépasse toute imagination“ (p. 139).

Une comparaison avec les chiffres donnés par la statistique des confessions est tout aussi concluante. Dans les centres mixtes Roumains, les Serbes et les Ruthènes seuls peuvent être or-

thodoxes ou unis, les Magyars,—catholiques, réformés ou unitaires, — jamais, et cependant le nombre des Roumains de race reste habituellement inférieur à celui des Roumains de confession, même dans des villages qui n'ont pas une population slave. Il suffit de baragouiner la „langue de l'État“ pour être enregistré parmi les Magyars. Ce sont ces artifices de statistique qui ont permis, il y a quelques années, de créer un évêché uni magyar a Hajdudorogh, alors que pas un des Magyars n'a jamais été orthodoxe pour pouvoir ensuite se réunir par un acte d'„Union“ à l'Église catholique. M. Meruțiù ne conteste pas cependant que dans le Marmoros des communes ont été ruthénisées pour être comptées ensuite au contingent magyar par le moyen de la facile magyarisation superficielle de ces Slaves (telle Körösmezö, qui vit les luttes sanglantes entre Russes et Austro-Allemands en 1914-1915 et qui était jadis le village roumain de Frasin, „Le Frêne“, en hongrois : Körösfä).

Quant au „nombre probable des Roumains“, on arrive, en supputant un accroissement normal — ou même sous la normalité — de 10% pour dix ans (le recensement officiel admettrait 3 sur 1.000 !), au chiffre de 4.204.756 pour l'année 1910, de 4.372.444, dont on déduirait seulement quelques dizaines de mille qui ont émigré en Amérique ou en Roumanie (M. Meruțiù accorde 300.000 en tout, mais rappelle que la plupart retournent à leurs foyers). Les Magyars ne comptent sur ce territoire qu'un million de congénères, groupés dans des régions bien définies (rives de la Theiss du côté du pays des Körös et pays des Székler). 300.000 hommes, Saxons, „Schwaben“, Juifs et autres races, n'ont pas de vellités territoriales et forment la part du maître.

N. Iorga.

* * *

N. Iorga, *Amănunte din istoria noastră în veacul al XIX-lea* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVIII; un résumé français en sera donné dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie“).

L'auteur a trouvé une collection presque complète de la revue grecque de philologie, d'histoire et d'ethnographie paraissant à Vienne comme annexe au „Télégraphe hellénique“, le „Télégraphe philologique“, dont le premier no. fut publié en 1818. Elle avait

un cercle de lecteurs assez étendu parmi les marchands „grecs“ de Transylvanie et parmi les boïars roumains.

On signale d'abord les pièces littéraires concernant les Principautés roumains: certains vers de circonstance, des épithalames, des dédications, des inscriptions solennelles datant de la fin du XVIII-e siècle. Il est question ensuite des notices concernant les établissements de culture grecque en Moldavie et en Valachie: un professeur de Focșani, Agapios, se montrait disposé en 1816 à quitter cette place pour se fixer à Parga, sa patrie, voulant faire aussi la donation de sa bibliothèque entière. Le conflit entre les anciens professeurs du Lycée de Bucarest, Néophyte Ducas et Étienne Commitas, qui furent remplacés par Benjamin de Lesbos et Constantin Psomakis, et l'Éphorie des écoles, est exposé ensuite, d'après l'acte de démission des premiers, qui est reproduit dans l'Appendice, ainsi que deux discours du principal initiateur et protecteur du Lycée, Alexandre Maurocordatos, le futur chef politique de la Grèce libérée, et les premières leçons, intéressantes aussi bien sous le rapport des idées que sous celui de leurs liaisons locales, des nouveaux professeurs. Des renseignements subsidiaires sont empruntés au livre, si précieux, d'Iken, „Leukothea“, qui est devenu aussi extrêmement rare et qui, vrai trésor d'informations pour le renouveau littéraire des Grecs modernes, serait digne d'une nouvelle édition.

Il y a aussi dans le „Télégraphe philologique“ d'autres notices très importantes pour ce mouvement et même pour celui qui lui correspondait dans la société roumaine elle-même, qui prononçait déjà énergiquement son point de vue purement national. Si la revue de Vienne décrit une représentation de théâtre grec à Bucarest, où des dilettants osèrent mettre en scène la „Mort de Patrocle“ par le poète Athanase Christopoulos, un hôte de la Valachie aussi, on avait déjà représenté „Brutus“ et on préparait „Mérope“ et „Thémistocle“, espérant donner à ce nouveau théâtre le sérieux et la durée de celui que la colonie grecque d'Odessa avait établi à une date plus ancienne, un autre bulletin, daté de Jassy, signale les travaux littéraires accomplis dans leur propre langue par les Moldaves (traductions de romans et de pièces en français par Alexandre Beldiman, par le Logothète Constantin Conachi, par un Georges Bălșucă et préparation, par Michel Sturza, le futur prince du pays, par

le même Beldiman et par le professeur de latin à l'„école princière“, du Code Callimachi).

On s'intéressera aussi aux notices concernant le projet du professeur de l'école grecque à Vienne, Michel Boïadschi, Roumain de Macédoine, de donner une traduction de l'*Orbis pictus* de Coménius en dix langues, parmi lesquelles le grec, le serbe et „les deux dialectes roumains“, puis le „Kybotos“, le grand dictionnaire grec de Constantinople, la propagande de Georges Cléobule, né à Philippopolis, en faveur de la méthode d'enseignement dite „lancastérienne“, l'édition d'Homère par Roussiadès le projet de Démètre Davidovitch, „éditeur du journal serbe et typographe à Vienne“, de publier des livres „dans la langue des Grecs, des Serbes, des Valaques, des Arabes et des Juifs“. Il y a aussi des informations qui concernent le livre de Leake sur les nations de la Péninsule Balcanique, les ouvrages de Denis Photeinos (son „Histoire de la Dacie“ et son „Érotocrite“, d'après celui du Crétois Vincenzo Cornaro), de Polizoï Kontou (Πολιζοῦ Κοντού διδασκαλία), de Démètre Nicolas Darvaris (Δημήτριος Νικολάου Δαρβάρη), de Constantin Démètre Bellio (Belu; „Nouveau Robinson“), sans compter l'édition de l'„Ajax“ de Sophocle.

La seconde partie du mémoire traite de l'activité comme avocat, en Bessarabie et à Pétersbourg, aux gages des boïars et des établissements religieux de Moldavie, d'Étienne Beideman, Roumain lui-même. Ses lettres, d'une grande importance pour l'histoire de la Bessarabie elle-même dans la première époque après l'annexion par les Russes, contiennent aussi de faits concernant l'organisation judiciaire de la Russie, et elles éclairent les intérêts du grand couvent moldave de Neamț. Elles commencent vers 1840 pour s'arrêter vers 1850. L.

* * *

N. Iorga, *Cîteva știri nouă relative la legaturile noastre cu Biserica constantinopolitană în a doua jumătate a secolului al XVII-lea* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVIII; traduction française dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie“), Bucarest 1915.

L'auteur poursuit l'histoire des relations entre l'Église de Valachie et le Siège patriarcal de Constantinople, à partir de l'année 1671, en tenant compte surtout des vicissitudes de ce Patriarche Denis le Sérogian, apparenté aux Cantacuzène de Valachie, dont

la puissante influence détermina plus d'une fois des changements dans la personne des Patriarches. Il publie l'acte, daté: mars 1679, par lequel Denis, sollicité par un des Cantacuzène, Şerban, devenu prince de Valachie, décrète la révision de la cause de Théodose, Métropolit de la principauté valaque, qui avait été contraint par Grégoire Ghica, prédécesseur de Şerban, d'abandonner son Siègè, pour des motifs politiques: il délègue dans ce but Ananie, Mitropolit de Maronie, exarque de Rhodosto, et le Grand-Logothète de l'Église patriarcale, Yanaki Porphyritas. On sait que Théodose obtint gain de cause, ainsi que l'avait désiré son protecteur, et qu'il fut rétabli dans ses droits.

Le mémoire s'occupe ensuite de l'intervention de Şerban pour amener un peu plus tard, en 1682, le retour de Denis, qui avait succombé bientôt après la date de l'acte que nous avons analysé, aux intrigues de son rival, Jacob. L'Académie Roumaine conserve aussi le rapport chiffré de Porphyritas, qui était chargé de représenter à Constantinople, comme kapou-kéhaïa, les intérêts de la principauté. De fait, Denis arriva à remplacer l'intrus, mais seulement pour céder dans quelques mois, en 1684, sa place à Parthénien. En 1686 Denis est de nouveau rétabli, sans que sa nouvelle administration soit de plus longue durée. On rappelle les manifestations d'inimitié que Jacob, qui avait cependant aussi ses relations dans les pays roumains, dirigea contre Şerban, excommunié même par l'Église constantinopolitaine, qui sortit accablée de dettes à la suite de ces compétitions interminables.

L'influence des princes roumains est poursuivie sous le règne, à partir de 1688, de Constantin Brâncoveanu, neveu de Şerban: il intervient aussi dans les querelles des moines du Mont Sinai, qui désiraient l'autonomie de leur chef, avec le Patriarche de Jérusalem, qu'ils accusaient d'attenter à leurs droits traditionnels: le Patriarche Dosithée dut céder à l'intervention du prince valaque. Brâncoveanu montre de bons sentiments au Patriarche Callinique, tout en travaillant pour la cause de Denis, qui était son hôte: en 1693 il arracha au Sultan le rétablissement de ce parent, que les Métropolités grecs arrivèrent cependant bientôt à renverser encore une fois. Callinique, revenu sur le Siègè Écuménique, eut envers le prince de Valachie une attitude assez revêche, le déconseillant de publier un Commentaire des Évan-

giles en langue grecque vulgaire et lui rappelait l'ancien usage de faire des cadeaux à la „Grande-Église“. La chronique valaque a des paroles élogieuses pour Gabriel, successeur de Callinique, à l'occasion de sa mort, en octobre 1707.

L'auteur publie en même temps deux actes grecs inédits, dont les originaux se trouvent aussi dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. A savoir celui qui fut délivré, en juin 1696, par Callinique, qui s'adresse au Métropolitain de Valachie, pour la consécration de Néophyte — probablement un Roumain et, en tout cas, un moine vivant dans la principauté comme Métropolitain de Sivas (Sébastie). Un Métropolitain de Nysa, Germanos, avait déjà joué un rôle en Valachie, comme ami du Métropolitain Théodosios et collaborateur à la traduction de la Bible roumaine. Son successeur Métrophane était encore un de ces moines établis dans le pays. On publie l'acte du Patriarche Gabriel qui fait connaître son élection, en mars 1707.

Dans la dernière partie de son mémoire, l'auteur s'occupe de cette comédie politique, *To Axōpē*, due à l'hieromonaque Néophyte, écrivant au mois d'octobre 1692, à Bucarest. Cet opuscule, d'un tissu incohérent et d'un style médiocre, a le mérite de mettre en scène, dans une intrigue tout à fait enfantine, non seulement une partie des chefs de l'Église orientale — ce moment, mais aussi différents dignitaires de la Valachie. Il contient aussi des précieux renseignements sur la vie roumaine à cette époque. On remarque que la littérature byzantine, transportée d'abord dans les possessions grecques de la République de Venise, Chypre, Corfou, etc., trouve, dès l'époque de Michel-le-Brave, par l'établissement des Crétois en Moldavie, des Epirotés dans les deux Principautés, un asile, qui fut conservé pendant deux siècles, sur le Danube.

I. M.

* * *

I. C. Filitti, *Romania față de capitulațiile Turciei* (dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXVIII).

L'auteur, un historien qui est aussi un diplomate, s'occupe d'abord des capitulations accordées par la Porte aux différentes Puissances chrétiennes. En ce qui concerne la situation des Principautés roumaines à leur égard, il dénie avec raison tout caractère d'authenticité aux traités qu'elles auraient conclu, dès

le XV-e siècle, avec les Sultans, qui n'auraient guère consenti à de pareilles concessions de droit, se bornant à garantir *des privilèges* par des *actes de grâce*. Il expose les conditions dans lesquelles des consuls européens furent installés, malgré la mauvaise volonté persistante de la Porte, à Jassy et à Bucarest (pour le consul britannique il emploie même une publication rare, „confidentielle“, parue en 1879 : „Correspondence respecting the organization of the Danubian principalities, 1828-1836“). Il est question ensuite des droits dont jouissaient les sujets étrangers en Valachie et en Moldavie: inviolabilité du domicile envers les autorités indigènes, droit des consuls de pénétrer dans les maisons de leurs nationaux et de poursuivre les déserteurs, droit des sujets étrangers de ne pas être arrêtés et de ne pas être même soumis aux amendes, droit — par abus — de prendre sous la protection consulaire des indigènes „à bérat“ et, plus tard, même sans ce „bérat“. Les sujets étrangers étaient cependant empêchés de contracter des mariages avec des femmes indigènes: au cas contraire, ils encouraient le risque de perdre leur situation privilégiée. On ne leur reconnut jamais en théorie le droit d'affermier ou d'acheter des terres et autres biens immeubles. Lorsque la Porte conclut, au XIX-e siècle, des conventions de commerce avec les Puissances, elles réussirent, en brisant la résistance des princes roumains, à faire étendre les privilèges de douane obtenus à cette occasion sur les provinces autonomes des Principautés, qui avaient *ab antiquo* le droit de prendre des mesures pour une organisation douanière propre à leur territoire; l'Autriche exigea cependant le maintien de l'ancien régime pour payer seulement 3^o/_o. Les consuls autrichiens surtout prétendaient défendre leurs sujets, parmi lesquels des milliers de Juifs, contre tout paiement de taxes et d'impôts, alors que, pour la Turquie elle-même, il ne s'agissait que de la capitation des raïas, du kharadsch. Ils voulaient garder même la protection des paysans fugitifs venus des États de l'empereur.

Quant aux procès des étrangers, ils étaient jugés aussi bien par les consuls que par les tribunaux du pays; pour les procès mixtes un tribunal spécial fut établi à Bucarest en 1812. L'appel à Constantinople fut longtemps admis. Le Règlement Organique admit que la punition d'un sujet étranger, condamné pour délits ou crimes, soit exécutée par les agents consulaires. Dès 1850 on

se débarrassa de l'immixtion de ces agents dans les procès de faillite intéressant les marchands indigènes.

M. Filitti expose les efforts faits par les Principautés pour se dégager de ces liens et échapper à une situation humiliante qui ne découlait pas de leurs relations de vassalité avec l'Empire ottoman. Comme la Turquie éleva des prétentions, dans le sens de ses anciens droits usurpés, même après l'avènement, en 1866, de Charles I, l'auteur reproduit des précieux extraits de rapports diplomatiques tirés des Archives du Ministère des Affaires Étrangères à Bucarest, au cours de la lutte contre cette tentative de faire peser plus lourdement encore un joug qu'on croyait avoir déjà seconé. On assiste enfin à la conclusion des différentes conventions consulaires avec la Roumanie, avant et après la proclamation et la reconnaissance de sa situation indépendante. Il est question aussi des consuls turcs en Roumanie et des agents diplomatiques et résidants roumains en Turquie avant 1877. La situation antérieure à l'abrogation du régime capitulaire, non reconnue encore par les Puissances et les États intéressés, est exposée avec la précision d'un mémoire diplomatique.

Des actes justificatifs, tirés pour la plupart des archives mentionnées, accompagnent cette étude: ils commencent en 1836.

N. Iorga.

* * *

O. Ghibu, *Viața și organizația bisericească și școlară în Transilvania și Ungaria*, Bucarest 1915.

L'auteur, ancien inspecteur des écoles roumaines orthodoxes en Transylvanie et en Hongrie, était le mieux qualifié pour écrire un livre sur „la vie et l'organisation de l'Église et l'école“ de sa nation dans ces régions.

Après une courte introduction historique, assez exacte, il expose cette organisation de l'Église orthodoxe due au grand talent politique et aux larges conceptions du Métropolitain André Șaguna, dont le „statut organique“, élaboré en 1868, fut aussitôt approuvé par l'empereur et inarticulé par la Diète de la libre Hongrie résuscitée. Nous l'avons esquissée aussi dans notre „Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie“, qui vient de paraître, en deux volumes. D'après la statistique de 1913, le nombre des fidèles s'élèverait seulement à 1.875. 300 (p. 25). Les fonds de cette Église représentent 73.794. 310 couronnes.

L'Église unie, dont traite ensuite cet ouvrage, est présentée avec moins de détails, sans une statistique de la population et dans une lumière plutôt défavorable. Les chapitres suivants s'occupent des autres confessions chrétiennes, dans lesquelles les Roumains ne sont pas représentés. M. Ghibu relève les caractères démocratiques de l'Église catholique de Transylvanie, caractères qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans l'organisation romaine, et il croit pouvoir en trouver l'explication dans ses premiers rapports avec la vie chrétienne, d'origine séculaire, des aborigènes roumains. C'est, en tout cas, une hypothèse ingénieuse (p. 87 et suiv.).

Dans la seconde partie, consacrée à l'enseignement, les écoles sont énumérées d'après le degré auxquelles elles appartiennent. Le but du livre est de renseigner sur leur organisation, qui y est exposée, en ce qui concerne les écoles roumaines, pour la première fois. Les Roumains orthodoxes entretiennent 1.536 écoles et les unis 1.119 seulement; 39, 2 les enfants (au nombre total de 158. 445 sur 296. 952) ne suivent pas les cours des écoles élémentaires. Quant aux écoles fréquentées, 123.511 + 78.179 élèves se trouvent dans les écoles „primaires“ confessionnelles, 59.396 dans les écoles de l'État (magyares), 29.734 dans les écoles communales (plutôt magyares) et 7.000 dans d'autres établissements d'instruction. Le nombre des maîtres d'école roumains est de 3.353 (sur 10.554 fonctionnant sur le territoire roumain). 2.382 Roumains suivent les cours des *Bürgerschulen*. Des riches données sont fournies sur les écoles secondaires et supérieures roumaines (p. 182 et suiv.). On trouvera à la fin une bonne bibliographie.

N. Iorga.

* * *

N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle, cinquième série (1476-1500)*, Bucarest 1915.

La cinquième série des „Notes et Extraits“ contient surtout des documents de provenance allemande et concernant en première ligne les projets de croisade formés dans l'Europe occidentale au courant du dernier quart du XV^e siècle, les décisions des assemblées locales dans les provinces autrichiennes, les débats des diètes d'Empire. On trouvera cependant des pièces de premier ordre sur les autres combats pour la Foi qui furent livrés en Espagne, libérée complètement, à cette époque même,

de la domination des Maures de Grenade. Les Archives du duc de Crète à Venise ont fourni cependant des matériaux assez importants pour l'histoire des relations de commerce avec l'Orient turc et arabe, et nous signalons spécialement les lettres grecques, en dialecte, qui ont été écrites en Crète même, en Chypre, au Mont-Sinaï: elles peuvent servir de base à des recherches utiles sur la phase dans laquelle se trouvaient ces dialectes à la fin du moyen-âge. Quelques actes sont empruntés aux archives d'Ancône, que Macouchev seul avait explorées dans ce but, pour employer ces matériaux dans une publication serbe d'une exécution très défectueuse. Les extraits de chroniques vénitiennes servant de liaison et d'éclaircissement entre les documents appartenant à des sources différentes occupent une assez grande partie du volume. Les actes de Venise abondent surtout pour la guerre entre la République et le Sultan Bajazet II, qui lui arracha, au commencement du XVI-e siècle, les ports de la Morée, Coron et Modon: plusieurs descriptions du siège et de la conquête sont publiées pour la première fois, et on peut reconstituer à l'aide de ce nouveau moyen d'information tous les détails locaux de ce conflit, qui s'étendit, en actions isolées, sur toutes les provinces orientales de Venise. L.

* * *

Frank Marcet, *Un voyage en Grèce en 1826*, extraits de son journal, publiés par Guy de Pourtalès (dans la „Revue hebdomadaire“, 1915, nos. 48 et suiv.).

Chargé par Eynaud, le banquier génois bien connu, patron de la révolution grecque, de distribuer une somme importante parmi les habitants du territoire sur lequel s'était étendue la révolte, Frank Marcet, docteur en droit, fit, en 1826, le voyage d'Orient dont il rapporta ces notes. Elles contiennent de belles pages exactes de description (Corfou, Cérigo, etc.), des renseignements sur les protagonistes du mouvement (Alexandre Maurocordatos, un des Capodistria: Viaro: pourquoi „Norde“?) et sur les comparses, sur les philhellènes et les „touristes“ de cette révolution nationale (Guilford, „vêtu de son costume de Socrate“, „fort instruit et amusant“, le comte Romani, des scènes, comme celle de la leçon de chimie faite par Politis devant vingt étudiants, à Corfou, dans la salle de l'Université de Guilford, ou les préparatifs guerriers des marins d'Hydra). N. I.

* * *

N. Iorga, *În legătură cu Biblia de la 1688 și Biblia de la 1676 a lui Nicolae Milescu* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, traduction dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie“; Bucarest 1915).

On vient de découvrir cette Bible roumaine due à Nicolas Milescu, Spatar moldave, personnage connu par un grand nombre d'opuscules latins, grecs et russes, et par le rôle cultural joué à la Cour de Moscovie (il a fait la plus large description d'un voyage en Chine). L'auteur fixe la date probable de cette importante version qui servit à la grande Bible de 1688. Il employa le texte grec de l'édition de Francfort.

A cette occasion, on rappelle l'appui accordé par le prince de Valachie Șerban Cantacuzène aux imprimeurs vénitiens bien connus, les Glykys, pour l'impression de leur Bible grecque, dont la préface reproduite à la fin de cette étude — contient les éloges de Șerban lui-même et de toute la lignée, d'origine impériale, des Cantacuzène.

A. R.

* * *

Victor I. Slăvescu, *Marile banci comerciale din România* (extrait de la revue „Economia Națională“, XXXIX, nos. 7-8).

Étude sur les grandes banques roumaines. Sur 176.392.010 francs de capital des huit principales banques de commerce, 106.800.000 appartient aux établissements financiers de l'étranger. „Nous avons le titre, la façade, mais le fond est tout autre.“ Seules les banques *Banca Românească*, *Banca Agricolă*, *Banca de Scont* sont réellement roumaines. L'auteur dénonce le danger d'accaparement et d'asservissement politique qui dérivent de cette prépondérance du capital étranger. Le reste contient des critiques et des conseils.

C.

* * *

Al. M. Zagoritz, *Mobilierul bisericesc*, Bucarest 1915.

L'architecte Al. M. Zagoritz s'occupe, dans ce petit travail, enrichi de nombreuses illustrations très bien exécutées, de l'aspect artistique que les anciens maîtres sculpteurs en bois des pays roumains ont su donner à l'„ameublement de l'église“. Il traite des candélabres, d'une conception riche et originale, qu'il a découverts dans d'humbles églises de village et qu'il n'hésite pas à comparer à des chef-d'œuvres de l'art occidental, des iconos-

tases et des sièges épiscopaux (nous ne pourrions pas considérer cependant l'iconostase murée comme la forme roumaine et les belles iconostases de bois ouvragé avec une délicatesse infinie comme une forme importée ; les premiers sont dus au manque de matériaux et d'artistes ; les types, appartenant à tout l'Orient orthodoxe, ne sont pas une preuve du contraire).

N. I.

* * *

N. Iorga, *Carpații în luptele dintre Români și Unguri* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, traduction dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie“ Bucarest, 1915).

Exposition des attaques dirigées par les princes roumains contre les détenteurs de la Transylvanie. Elles réussissent toujours. Les attaques des rois de Hongrie et des princes de Transylvanie se terminent par des désastres, s'ils ne sont pas soutenus par un parti local.

H.

* * *

L'Unité yougoslave, manifeste de la jeunesse serbe, croate et slave réunie, avec une préface de M. le professeur T. G. Masaryk, Paris, Plon, 1915.

Un petit ouvrage de propagande, destiné à populariser des revendications territoriales très étendues, qui comprennent l'Istrie, de traditions romaines et vénitiennes exclusives, et dans laquelle subsistent encore, outre les Italiens parfaitement organisés, les restes d'une population roumaine colonisée à un certain moment du moyen-âge ; Trieste aussi devrait faire partie de l'État yougoslave, ce qui n'est pas, sans doute, un moyen de se gagner les sympathies, cependant si précieuses, à ce moment et à l'avenir, de l'Italie. Les Roumains ne peuvent pas admettre non plus l'annexion des trois quarts du Banat.

La préface, éloquente, de M. Masaryk est seulement un acte politique. L'opuscule traite de tous les Slaves du Sud, sauf les Bulgares, parce que „leur politique nationale ne vise pas l'unité yougoslave“, (mais alors ne faudrait-il pas trouver un autre nom pour l'État qu'on désire établir, et pourquoi éviter, par des motifs de rivalité invétérée, mais illogique, le nom de Serbes, qui s'impose aux deux branches principales et dont les Slovènes pourraient bien s'accommoder aussi) ?

L'historien trouverait ci et là quelque chose à redire en feuilletant ce travail enthousiaste d'étudiants. On peut bien douter que la patrie ancienne des Yougoslaves fut aussi la région des Carpathes, où ils firent cependant une station prolongée avant d'envahir la Péninsule des Balcons, et le cinquième siècle ne vit pas sans doute une première onnée de cette marée slave qui ne poussa ses flots irrésistibles qu'au sixième. Ces immigrants n'apportaient pas leurs dispositions naturelles pour l'agriculture, qui n'était pas sans doute inconnue à la civilisation thrace (Alexandre-le-Grand trouva dès le IV^e siècle avant Jésus-Christ des champs de blé sur la rive gauche du Danube), ni à celle, d'un caractère si supérieur, des „Romains“ de Byzance. On exagère aussi beaucoup l'„attitude défensive“ de ces nouveaux habitants de la péninsule, qui, généralement plus bénignes que les autres barbares, n'avaient pas une psychologie tout à fait différente en ce qui concerne la licence du temps. Et ce n'est pas par suite de prédispositions particulières qu'un seul État ne put être formé le lendemain de cette conquête qui fut une infiltration, avec des secousses accidentelles, faisant s'effondrer une partie du terrain miné: l'idée de l'État même, apportée d'ailleurs par les Bulgares et les Francs, ou bien empruntée plus tard, bien tard, aux Byzantins, manquait au commencement. C'est encore ce défaut de perspective historique qui fausse à chaque moment la vision nette des choses du passé. Il n'y a pas eu, enfin, au même moment des „États“ slaves de Pannonie et de la Zenta. Et on ne trouverait guère dans les sources les annales d'un „État slovène“ luttant contre les „Germaines“ (il fallait dire: contre l'Empire allemand). Le „roi Samo“, qui apparaît dans deux seules sources franques (Frédégaire et la Vie de Dagobert), ce marchand franc qui se serait imposé comme chef aux tribus slaves opposées aux Avars et que les Slaves, tout en lui laissant ce caractère de marchand, réclament pour leur propre race, nous paraît plutôt un personnage de légende, détaché des chants populaires dont on retrouve des épisodes nettement caractérisés dans cette Vie de Dagobert: nous avons l'intention de soumettre à une critique plus attentive ce chapitre de la royauté mérovingienne, dans une Histoire de France que nous préparons et qui paraîtra aussi en français. Le rebelle Liudevit, au nom allemand, franc, apparaît un peu étranger à l'his-

torien sous la forme bizarre de „Lioutovid Posavki“ (?) (p. 18). Nous avons montré dans cette publication même ce qu'il faut croire d'un ancien antagonisme, de nation à nation, entre les Serbes et les Bulgares aux siècles lointains du moyen-âge (cf. pp. 18-19). Nous aurions désiré aussi une exposition plus large et documentée du caractère slave des comtes de Cilly, cependant d'un aspect si allemand, et du rôle joué, au XVI-e siècle, par le „roi-paysan Matya Goubets“, qu'on pourrait mettre en relation avec le „Tzar Ivan“, l'„Homme Noir“, chef de la révolte des paysans slaves du côté de la Theiss, et avec la révolte rurale de Georges Dozsa le Székler.

On lira avec intérêt le chapitre d'ethnographie sur les „migrations et croisements des Yougoslaves“ (p. 19 et suiv.). Nous constatons avec plaisir la reconnaissance du fait que la présence de l'élément serbe sur la rive gauche du Danube, donc dans le Banat aussi, est due seulement à l'avance turque dans les Balcons, sauf „des flots de population yougoslave“ antérieurs. Mais Voucachine, roi serbe, ne fut pas „le dernier roi“ d'une „Macédoine“ qui, en tant que formation politique séparée, n'exista pour personne, et c'est exagérer un peu que de présenter le vaillant „despote Zmay“ comme un vrai rival du roi de Hongrie: nous le voyons combattre les Turcs en Bosnie de pair avec le prince exilé de Valachie Vlad l'Empaleur. Il est aussi très certain que Zriny-Zrinski et Frangepani-Frankopan n'eurent dans leur révolte contre les Habsbourg aucun idéal national yougoslave devant leurs yeux, étant seulement des membres de la noblesse hongroise, préoccupés de conserver les privilèges locaux de leur classe et de leur famille et de servir leurs ambitions personnelles. Les Uscoques, dits aussi Morlaques ou Maurovlaques, „Valaques Noirs“, montrent par ce second nom même, conservé jusqu'au bout, leur origine ethnique, et, bien qu'ils parlassent dès le XVI-e siècle incontestablement le serbe, ces guerriers des frontières et pirates du littoral, employaient en Bosnie et en Croatie des noms roumains, comme Frenkol (Frâncul) (voy. notre *Gesch. des rum. Volkes*, I, p. 152 et nos *Studii și documente*, XIX, p. 86 et suiv.).

Dans le chapitre des „mouvements confessionnels“, on s'étonne de voir attribuer à Cyrille et Méthode la christianisation des Slaves balcaniques, qui, sur la rive gauche même du Danube, eurent un contact prolongé avec des populations qui avaient depuis des siècles leurs prêtres et leurs églises. Les deux pages sur

le mouvement unitaire de la littérature yougoslave (pp. 23 et 24) sont à retenir.

La plupart du petit volume traite des agitations et des efforts qui appartiennent au XIX-e siècle. Le rôle de l'Illyrie napoléonienne, conçue dans le sens slave, et non dans le sens albanais, est très nettement caractérisé. L'activité des propagateurs de l'espèce de Gaj, l'„Illyrien“, et de Safarik, un grand érudit, est appréciée à sa juste valeur. Une bonne page de synthèse traite des événements de 1848 et de leurs conséquences pour le développement de l'idée yougoslave. Le prince serbe Michel poursuivait, en effet, le but „de réaliser l'unité nationale“, et il y avait dans son Yougoslavie une place pour les Bulgares aussi, qui n'avaient eu jusqu'à Rakowski aucun penseur politique à la hauteur de son époque, — et Rakowski lui-même s'arrangeait très bien de l'idée d'un seul État pour tous les Slaves du Sud, entre la Roumanie latine, ayant la Transylvanie, et une Hellade byzantine, établie à Constantinople.

Dans la partie qui traite de l'histoire contemporaine, — partie excellente et pleine de choses nouvelles —, les auteurs sont-ils bien sûrs que la dynastie des Obrénovitsch était *principiellement* austrophile et veulent-ils nous faire accroire que c'est à cause de cette direction dans la politique extérieure qu'ils furent sacrifiés de la manière que l'on sait (p. 28) ? Il faudrait reproduire les dernières pages, concernant le conflit permanent avec les tendances d'expansion austro-hongroise, tellement elles sont vraies comme histoire et empreintes d'une légitime et noble indignation contre des procédés, tour à tour perfides et violents, mis au service de la plus injuste des causes politiques. Nous reproduirons les lignes concernant l'état actuel des choses sur le territoire serbe et monténégrin, que les auteurs sont mieux en état de connaître :

„Aujourd'hui, tout le pays yougoslave est en flammes et en ruines. Aussitôt après l'attentat de Séraïevo, les autorités des Bosnie et de Croatie poussèrent la population au pillage et à la destruction des propriétés serbes. Toutes les organisations serbes furent supprimées, et les fonds confisqués. Les régions limitrophes des royaumes indépendants furent évacuées. Une partie des villages fut incendiée, le reste repeuplé par des Magyars et des Allemands, qui devinrent propriétaires des biens confisqués par

décret. Environ 200.000 habitants évacués du Banat, de la Batschka, de Syrmie, de Bosnie, d'Herzégovine furent jetés sur le sol de la Serbie et du Monténégro. Le 7 octobre 1914, fut promulguée en Bosnie une loi ordonnant la confiscation des biens de tout sujet suspect, et, récemment, cette mesure fut étendue à toute la Monarchie. Près de 10.000 personnalités, prises parmi les plus en vue, ainsi que la presque totalité de la jeunesse yougoslave, furent jetées en prison, soit à la veille de la guerre, soit au début de celle-ci. On inaugura une série de procès de haute trahison d'une envergure sans précédent. Par les décisions de tribunaux sommaires, des milliers de gens furent exécutés. Tous les hommes de 18 à 50 ans qui n'étaient pas emprisonnés furent incorporés dans l'armée autrichienne. Quant à ceux qui avaient pu s'échapper, comme ceux qui avaient la chance de se trouver hors des frontières, c'est dans l'armée serbe qu'ils s'enrôlèrent."

À signaler aussi le beau chapitre sur la poésie héroïque des Serbes, dont se détache une noble conception du devoir héroïque et de la solidarité nationale devant l'ennemi de la race et de la „loi“. En 1912 on aurait cru découvrir à la tête des soldats luttant contre les Turcs le fantôme du bon chevalier chrétien Marco Craliévitch. Mais, si le peuple croit retrouver à Pola son tombeau, ce n'est pas une raison pour se créer des ennemis en disputant une terre que l'Italie ne pourrait abandonner à personne. Et il serait injuste de ravir à la civilisation italienne (p. 46) une part, fût-ce même une part minime (!), du développement artistique dans la Dalmatie du moyen-âge, et Raguse ne fut, dans sa civilisation, bien que de langue serbe, ainsi que dans son organisation républicaine, sinon aussi dans ses lois, dans ses „statuts“, qu'une copie fidèle du grand modèle qui fut pour elle, jusqu'au bout, Venise. Les „tendances sociales avancées“, voire même sans exemple à cette époque, du code d'Étienne Douchane peuvent être certainement ramenées à leurs sources. Il faut être jeune pour écrire que: „chaque fois qu'une grande idée parvint jusqu'aux Yougoslaves, de quelque direction que ce fût“ — donc pour les Bulgares aussi, malgré leur politique *actuelle* ? — „ils l'adoptèrent sans que leur originalité nationale y perdit rien“. Pourrait-on dire plus pour n'importe quelle des nations dont la vie entière est un titre de gloire pour l'humanité, et ces jeunes

gens ne se rendent-ils pas compte de la part énorme que chaque peuple a dans la civilisation de ses voisins, même si l'égalité de développement est parfaite?

Tel qu'il est cependant, ce petit ouvrage est, sans doute, un des meilleurs parmi ceux qui ont pour but de demander au nom du droit, national justice au moment de la grande liquidation qui semble approcher et que plus d'un peuple opprimé¹ appelle de tous ses vœux.

N. Iorga.

* * *

N. Iorga, *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, Bucarest 1916 (deux éditions).

Ce n'est pas un ouvrage de propagande ou de polémique. Des conclusions s'imposent à la fin d'une exposition historique qui cite à chaque pas ses sources. Ce n'est pas la reproduction de l'ouvrage roumain, plus étendu, en deux gros volumes grand in-8°, qui a précédé celui-ci: les notes surtout ont été de beaucoup réduites, et l'auteur a ajouté des chapitres d'introduction, qui lui ont semblé nécessaires pour l'information du lecteur moins initié dans la connaissance du problème roumain.

Nous laissons suivre la liste des chapitres, qui peut servir mieux qu'une exposition de notre part à faire ressortir les matières dont on traite pour arriver à donner l'image intégrale du développement de cette large partie de la race roumaine — 4.000.000 au moins — qui est soumise à la Couronne de Hongrie.

Vol. I : Origine et permanence des Roumains en Transylvanie; Saxons et Roumains en Transylvanie; Les Roumains de Transylvanie jusqu'à l'établissement de la dynastie angevine; La nouvelle situation des Roumains sous les Angevins; Les Roumains de Transylvanie à partir de la mort du roi Louis jusqu'à l'époque de Jean Hunyadi; Phénomènes nationaux dans la vie des Roumains de Transylvanie au courant du XV-e siècle; Fiefs des princes roumains en Transylvanie et création des évêchés roumains dans cette province; Un concurrent moldave à la domination de la Transylvanie: Pierre Rareș et son œuvre; Les

¹ Méditer sur ce simple fait d'oppression économique : «Le transport direct des machines d'un lieu à l'autre, en Croatie même, revient plus cher que si l'on passe par Budapest» (p. 48). L'Amérique nourrit 200/0 de la population des districts yougoslaves de la Monarchie des Habsbourg, soit 500.000 hommes (*ibid.*).

Roumains de Transylvanie et la Réforme religieuse; Michel le-Brave et la Transylvanie; Les Roumains de Transylvanie après la mort de Michel le-Brave jusqu'à l'établissement d'un nouvel état de choses dans cette province; Les Roumains de Transylvanie à l'époque des Rákóczy; lutte pour la nationalité dans la forme de la „loi roumaine“; Les Roumains de Transylvanie depuis la catastrophe de la dynastie des Rákoczy jusqu'à l'Union hiérarchique avec l'Église roumaine; Vie des Roumains de Transylvanie à l'époque de l'occupation autrichienne.

Vol. II: Domination autrichienne en Transylvanie: Union religieuse avec l'Église romaine; Décadence de l'Église unie en lutte avec l'orthodoxie serbe. L'évêché de Fogaras; La lutte pour les droits politiques des Roumains sous l'évêque Jean Innocent Klein; Révoltes des paysans roumains au nom de l'orthodoxie; La Cour épiscopale de Blaj et l'activité scolaire et littéraire de ses membres; L'empereur Joseph II et la révolte de paysans de Horea; Changements constitutionnels concernant les Roumains sous Joseph II et Léopold II; Les Roumains au cours des guerres napoléoniennes; Premiers journaux roumains en Transylvanie. Manifestations politiques entre 1830 et 1848; André Şaguna, évêque de l'Église orthodoxe roumaine, et le mouvement roumain de 1848; Révolte de 1848: journée du 3 mai; Ère des expériences. Commencement du règne de François-Joseph I; Le dualisme austro-magyar et les Roumains.

Les illustrations, représentant des types populaires et des monuments, appartiennent seulement à l'édition française. L'auteur a ajouté une carte du territoire ethnique roumain, dressée pour Ubicini, vers 1840, dans la publication de l'„Univers pittoresque“. Il aurait pu en trouver une seconde, plus récente de dix ans, et due aussi à la science française, celle, en couleurs, qui orne l'„Histoire des Principautés Danubiennes“ par Élias Regnault: elle fait voir aussi la faible étendue des oasis étrangères implantées dans le territoire occupé par les paysans roumains au-delà des Carpathes.

H.

* * *

* * * *Georgien und der Weltkrieg*, Zurich (1915).

Nous mentionnons ici cet ouvrage de propagande anti-russe, paru pour servir les intérêts actuels de l'Allemagne, à cause de

la ressemblance qui existe entre la Géorgie, lentement déchuë de son indépendance pour devenir une province de la Russie, et différents États, détachés de l'Empire ottoman, qui furent menacés du même sort. L'auteur anonyme admet que la Turquie a le droit d'occuper ces régions du Caucase où elle a des droits historiques et où les populations l'appellent, mais sans étendre la main vers „ces peuples du Caucase qui représentent des unités nationales et historiques plus grandes“ (p. 11), comme la Géorgie elle-même: ils pourraient former une „confédération caucasienne libre“. Pour la partie historique, on donne un bon résumé d'après Brosset. M.

* * *

T. Stéphanovitsch Vilovski, *Belgrade sous les Turcs (1535-1688)* (dans le „Délo“ 1915).

L'auteur emploie, dans cette brève étude, les renseignements de source turque fournis par Hadschi-Kalfa et par Evlia-Tschélebi.

*

CHRONIQUE.

Un prétendant bulgare dans l'armée de paysans de Tudor Vladimirescu en 1821.

On connaît très peu, et d'une manière influencée par les tendances des historiens grecs de la Révolution de 1821, le mouvement paysan provoqué et conduit, à ce même moment, en Valachie par un petit boïar de l'Olténie, le Sulger Tudor Vlădimirescu (Théodore du village de Vlădimiri). Affilié à l'Hétairie, aidé au commencement par les agents de la conspiration grecque, il se détache de plus en plus de la cause d'Alexandre Hipsilantès (Ipsilantis), dans laquelle il ne pouvait pas reconnaître la cause de sa propre nation. Trahi par les siens, amené devant le général en chef de l'armée grecque, il fut attiré dans un guet-apens près des anciens murs de Târgoviște et lâchement assassiné, au mois de mai de cette année 1821.

Les événements qui se passèrent en Valachie même sont présentés assez minutieusement et sur la base d'informations personnelles, dues à l'historien de la „Dacie“, Denis Photeinos, par

son parent, Élie, dans un opuscule, très rare, lithographié à ce qu'il paraît — sauf la table des matières —, et non imprimé, à Leipzig. Ce petit livre intitulé *Οί ἄθλοι τῆς ἐν Βλαχία ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως τὸ 1821 ἔτος (sic)*, contient, entre autres détails intéressants, la mention d'un chef bulgare Alexandre, compagnon du Macédonien Hadschi-Prodan et, sans doute aussi, d'un autre capitaine de Macédoine, Makédonski, qui avait servi lui-même sous le drapeau de la liberté serbe, levé par Carageorges.

„Pauvre homme dénué d'importance et sans valeur, et tout simple“, il s'habillait d'or et de pourpre, s'entourait d'une garde bulgare et, se faisant appeler „roi des Bulgares“, „Bolgarski Kral“, il espérait pouvoir provoquer en sa faveur un mouvement au-delà du Danùbe (p. 112).

A un autre endroit, Élie Photeinos assure que le „Kral“ voulait occuper et piller, à Bucarest, les monastères de St. Georges Nouveau et de Șerban-Vodă („du prince Șerban“), qui contenaient, comme de coutume aux époques de troubles, des dépôts importants (p. 124). Tudor, qu'on appelait aussi „le prince Tudor“, *Domnul Tudor*, aurait désiré, s'il faut en croire Jean Philémon, dans son *Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως* (Athènes 1859) (p. 165), se défaire de cet homme insubordonné et dangereux. Nous ignorons sa fin.

* * *

Inscription sépulcrale de Marie, femme du prince de Moldavie Alexandre Maurocordato Déli-bey.

M. G. Ghibănescu, professeur à Jassy, publie cette inscription sépulcrale qui se trouve sur une pierre dans le cimetière de Malina à Kichéniev, en Bessarabie :

Ἐνθάδε κείται Μαρία Δόμνα τοῦ ἡγεμόνος Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου, τὸ γένος Καλλιμάχη ἐκοιμήθη ἐν Κυρίῳ κατὰ τὸ αὐτῶν, Ἰουνίου.

Fille de Jean Théodore Callimachi, prince de Moldavie, la princesse Marie, élevée à Constantinople, épousa Alexandre Maurocordato, surnommé Déli-bey, qui gouverna, vingt ans après ce mariage, la même principauté de Moldavie.

Cf. nos *Documentele familiei Callimachi*, Bucarest 1903, 2 vol., et (Alexandre Callimachi), *Genealogia Casei Callimachi*, Vălenii-de-Munte.

N. I.